

## Torture, Desespoir et Suicide

Voici une page douloureuse et tragique, dans laquelle Dostoïewski trace un tableau de l'existence affreuse et misérable du moujik telle qu'il avait pu l'observer au milieu du dernier siècle:

Cette histoire n'est pas de pure fantaisie; on l'a lue dans tous les journaux, et l'on doit s'en souvenir encore. La femme sans protection, ne sachant plus à qui s'adresser, malade de terreur, se pend. On juge le mari et on le trouve digne d'indulgence!

Longtemps, j'ai été hanté par la scène qui a dû se jouer entre la femme et le mari. Elle me hante encore.

Je me figure très bien le mari: on a écrit qu'il était de haute taille, robuste, de forte corpulence. Les témoins ont affirmé qu'il était naturellement cruel.

Il lui arrivait d'attraper une poule et de la pendre par les pattes, la tête en bas, pour s'amuser. Il raffolait de cette distraction. Il frappait sa femme avec tout ce qui lui tombait sous la main, corde ou bâton. Un jour, il lève une lame du parquet de sa maison, passe les jambes de sa femme par l'ouverture ainsi obtenue, puis cale solidement là dedans les tibias de sa prisonnière. Quand il la voit bien fixée au plancher, il prend la première chose venue, pesante bien entendu, et frappe et frappe! Je crois qu'il n'aurait jamais pu dire pourquoi il battait ainsi sa femme. Je me doute, pourtant, de la vraie raison. Il la massacrait de coups pour le motif qui lui faisait pendre la poule la tête en bas: pour son plaisir! Il lui était aussi fort agréable de la voir souffrir de la faim. Il lui montrait le pain sur la table et lui disait:

— Ça, c'est mon pain, à moi tout seul; tâche d'y toucher!

N'était-ce pas assez joli! La malheureuse allait alors mendier avec son enfant de dix ans. Si on lui donnait quelque chose, elle mangeait; sinon, elle crevait de faim. Avec cela, le tyran la forçait à travailler... Et elle obéissait à tout, sans protestation... Je crois voir aussi le visage et le corps de cette pauvre créature: je me l'imagine toute petite et maigre comme un clou. J'ai remarqué que les gros hommes, très brutaux pour les petites femmes minces. Il me semble me rappeler qu'elle était enceinte, sur les derniers temps. Mais il manque encore un trait à mon tableau: Avez-vous vu parfois un moujik battre sa femme? Moi, j'ai vu cela! L'excellent homme fustige le plus souvent sa justiciable à l'aide d'une corde, d'un ceinturon, de n'importe quoi de contondant. (Dame! le moujik est privé de tous plaisirs esthétiques: le théâtre, la littérature, la musique, lui sont refusés. Il faut bien qu'il remplace tout cela par quelque chose!) Après avoir bien calé les jambes de sa femme dans le vide du parquet, notre moujik y allait sans doute d'abord méthodiquement, presque nonchalamment, d'après un rythme à lui. Puis, il tapait plus fort, à grands coups réguliers, sans écouter les cris et les prières de l'infortunée ou, pour mieux dire, il les écoutait avec une délectation de dilettante. (Sans cela, pourquoi, diable, l'aurait-il battue?) Comme nos sorts, dans cette vie, nous sont bizarrement distribués! Une toute petite erreur dans la répartition des destinées, et cette femme pouvait être Juliette, Béatrice ou Gretchen. Elle pouvait être grande par la naissance ou par la beauté, vivre l'existence d'une de ces héroïnes que rêvent les poètes. Et voici que l'on fouette comme un animal fautif Juliette, Béatrice ou Gretchen! Les coups pleuvent, assésés de plus fort en plus fort; le moujik commence à goûter une jouissance raffinée. Les cris éperdus de la martyre l'enivrent comme un alcool.

— Oh! je te laverai les pieds et boirai ensuite l'eau du baquet! hurle douloureusement Béatrice, d'une voix qui n'a plus rien d'humain...

Puis, elle s'affaiblit, cesse de crier, gémit, soupire à peine; elle perd la respiration, et les coups pleuvent, de plus en plus pressés, de plus en plus violents.

Tout d'un coup, l'homme jette la courroie, saisit un bâton, un pieu—ce qu'il rencontre—brise le pieu sur le dos de la fustigée!... Allons! En voilà assez! Notre homme s'éloigne de sa victime, se met à table, pousse un "ouf" de soulagement et commence à boire son kwas. La petite fille tremble sur sa couche, se cache sous la couverture! Elle a entendu les cris de sa mère... Le moujik s'en va boire ailleurs...

Au matin, la femme s'éveille, se lève, geignant à chaque pas qu'elle fait, va traire les vaches, puiser de l'eau et se remet à l'ouvrage. Et l'homme, qui réparait à ce moment, lui dit d'une voix lente, grave, majestueuse:

— Surtout, ne touche pas au pain: c'est mon pain!

A la fin, il paraît qu'il plaisait au moujik de pendre sa femme la tête en bas, comme la poule. Il la laissait pendue, s'asseyait sur un banc, mangeait son gruau, mangeait encore... puis, comme pris d'un remords, courait vite ramasser la courroie et, s'approchant de la suppliciée, recommençait à la battre. La fillette tremblait toujours, cachée sous la couverture. Elle sortait la tête de temps en temps de son abri et regardait avec effroi son père rouant de coups sa mère pendue, dont les cheveux balayaient le plancher...

La mère s'est tuée un beau matin de mai... Sans doute, cette fois, on l'avait trop battue la veille. Les mauvais traitements, les supplices, l'avaient rendue folle. Quelques jours avant d'en finir, elle avait été trouver les juges du village, et voici ce que ces braves gens lui avaient répondu:

— Vivez en meilleur accord avec votre mari!

Tandis qu'elle se passait le nœud coulant autour du cou, puis tandis qu'elle râlait, la fillette lui criait de son coin:

— Maman! maman! Pourquoi t'étrangles-tu?

Ensuite, la pauvre petite s'approchait avec effroi de la morte, l'appelait—revenait plusieurs fois la regarder—jusqu'au moment où le père revint.

Maintenant, voici le bourreau devant le tribunal, toujours gros, grave, réfléchi.

Il nie tout. Il laisse même tomber cette parole qui vaut une perle:

— Nous vivions comme deux âmes sœurs!

Les jurés sortent, puis reviennent après une courte délibération.

— Coupable! prononcent-ils; mais avec circonstances atténuantes!

Notez que la fillette avait témoigné contre son père. Elle avait tout dit et l'on assure que les assistants pleuraient. Si les jurés n'avaient pas accordé de circonstances atténuantes, le monstre aurait été au bûcher, en Sibérie; on en eût fait un déporté à vie; mais les choses se sont passées de telle sorte qu'il en sera quitte pour huit mois de prison. Après cela, il rentrera chez lui et pourra demander quelques comptes à la petite fille qui, pleurant sa mère, a témoigné contre lui. Notre moujik aura encore quelqu'un à pendre par les jambes!...

D. STOLEWSKI.

## SUR LE TRAITE DE VERSAILLES

Paris.—M. Poincaré, ancien président de la république française, dit, dans un article publié dans la "Revue des deux Mondes," que le traité de Versailles a causé un profond désappointement en France. Il dit aussi: "Le Parlement a partagé les responsabilités, parce qu'il a ratifié le traité et il est inutile pour la France de s'engager dans des récriminations rétrospectives. Elle devrait essayer de tirer le meilleur profit possible d'une mauvaise situation qui a été causée plutôt par les circonstances que par les hommes."

D'après M. Poincaré, ni Washington ni Londres ne sacrifient les intérêts nationaux pour consolider l'alliance des pays de l'ancienne entente. L'ancien président ajoute: "Les Anglais sont Anglais à Londres, et les Américains sont Américains, à Washington, et c'est tout à fait logique. Donc, soyons des Français, à Paris."

Mettez votre annonce dans l'Abeylle; vous en obtiendrez de bons résultats.

## LE VRAI TIPPERARY

Dans ses Etudes sur les hommes et les mœurs au XIXe siècle, Philartète Chasles a raconté qu'il avait rencontré sur un navire anglais un curé irlandais et que, par ce prêtre, il a eu quelques aperçus curieux sur l'Irlande:

"... Je fus nommé à une cure dans le canton de Munster; la nature y est riante et sauvage; et c'est un paradis de verdure. Mon presbytère était situé sur les bords de la Suir, à un quart de lieue du village de Golden, dans le canton de Tipperary; une espèce de grotte embellie par la main de l'homme me servait d'habitation. Vous trouverez en Irlande beaucoup de presbytères de cette espèce ensevelis dans la mousse et taillés dans une caverne. Si la paix profonde de ma solitude me charma, je trouvais dans la barbarie de mes ouailles bien des sujets de chagrin. Elles ne cessaient point de se battre. Il y avait chez ces hommes une ardeur de meurtre, une rage de se tuer, sans qu'ils eussent aucun avantage à en attendre. Ils ne se plaignaient de rien, n'articulaient aucun grief, mais se groupant sous des chefs différents, ils s'entreégorgeaient comme on boit, comme on joue, comme on dort, pour passer le temps, pour sentir la vie, pour avoir un spectacle et un intérêt."

Le curé irlandais qui a vu ces mœurs oubliait qu'elles étaient aussi celles des Gaulois. C'était du football avec mise à mort. Les duels du XVe et du XVIe siècles, par défi, par passe-temps, procédaient du même travers. Et sous l'ancien régime, chez nous, les haines entre villages et entre régiments, aboutissant à des batailles rangées et tragiques, faisaient partie de la vie quotidienne.

Tout le Celte est là. L'Irlandais est resté Celte intégral.

"Le canton de Tipperary, poursuivait le curé irlandais, était en proie aux divisions de deux partis acharnés, les caravats et les shanavests, ou, si vous voulez que je traduise ces deux mots irlandais, les cravates et les vieux habits. Des deux côtés, des héros avaient été pendus, et les pendus avaient subi l'apothéose populaire. Vous dire pourquoi ils étaient ennemis, je ne le pourrais; ils semblaient se haïr par instinct. Les jours de foire étaient ceux où leur fureur martiale se déployait spécialement; alors mon autorité de pasteur restait sans influence. Le pouvoir civil et militaire venait échouer contre leurs habitudes."

Si ces hommes s'entreégorgeaient "pour passer le temps, pour sentir la vie," sans avoir à cela un intérêt quelconque, il est à supposer qu'aujourd'hui qu'ils ont intérêt à se battre contre l'Anglais et que leur indépendance est au bout de ces luttes, leur ardeur naturelle pour les jeux de la guerre et le mépris de la mort qu'ils tiennent de nos communs pères celtes ne sauraient être que décuplés.

On voit d'ailleurs qu'ils ne lâchent pas prise et que la présence d'un Celte enjivré à la tête du gouvernement anglais ne peut que les rendre enragés.

Il est délicat pour un Français qui ne saurait oublier que la nation britannique s'est rangée aux côtés de la France en 1914, de toucher, même du bout de la plume, à cette question irlandaise.

Mais les régiments entièrement irlandais ont servi la France fidèlement au cours des longs siècles monarchiques. Pouvons-nous l'oublier?

Et aussi que le vieux fond français est celte, comme toute l'Irlande.

Les tracts irlandais sur la répression, le cri des femmes irlandaises nous rappellent, d'autre part, que Lloyd George, ami de Sassoon, pourrait bien être un type dans le genre de ceux qui vendirent leur frère Joseph pour trente deniers avec escompte...—Jean Drault.

Tarbes, France.—La Légion Américaine a placé une tablette commémorative sur la maison où est né le maréchal Foch.

Beaucoup d'hommes jurent d'aimer leurs épouses toute leur vie avant de se marier et jurent toute leur vie après qu'ils sont mariés.

## LES FAITS PARLERONT D'EUX-MEMES

M. Wirth a déclaré que le paiement des réparations était difficile, que les derniers règlements avaient fait tomber le mark à rien, que l'Allemagne payerait jusqu'au jour où elle ne le pourrait plus et qu'alors les faits parleraient d'eux-mêmes.

Nous le dénonçons depuis longtemps: toute la politique allemande, la seule qui compte, celle des grands industriels qui, sans être au gouvernement, manient le pays, a consisté à faire faire faillite à l'Etat allemand pour enrichir les particuliers, en leur permettant de mettre leur fortune hors de l'Allemagne à l'abri des alliés et des impôts allemands.

Un scandale révélateur vient d'éclater à Rome. L'Allemagne industrielle, favorisée par une diplomatie restée impérialiste dans la république, veut acheter l'Italie. Elle travaille de toutes ses usines à réaliser des capitaux rapides en vendant à l'étranger, en y laissant l'argent ainsi exporté à la barbe des alliés et en colonisant financièrement. C'est pourquoi nous assistons à ce paradoxe inouï d'une Allemagne dont l'industrie n'a jamais été plus active, qui offre des capitaux de tous côtés, alors qu'à Berlin le gouvernement gémit qu'il n'a pas le sou et que le mark n'a plus de valeur internationale.

Pour lui redonner de la vigueur, il suffirait que les Allemands qui ont des florins, des dollars, des livres sterling, des francs, des livres à foison, à Genève, à New-York, à Londres, à Rome, de toutes parts, achetassent du mark; on le verrait vite remonter. Mais ils s'en gardent bien, pour toutes sortes de raisons, dont la première est qu'il n'y a pas de meilleure façon de bernier et de dissocier les alliés que de réaliser cette gageure d'être pauvre à l'intérieur et riche à l'extérieur.

M. Wirth a dit que bientôt les faits parleraient d'eux-mêmes. Pour ceux qui ont compris les combinaisons financières internationales depuis l'armistice, il y a bien longtemps déjà que les faits ont parlé.—Louis Forest.

## VOILA

Un capitaine de pompiers, excellent d'ailleurs, parle astronomie.

—Ce qui m'étonne, dit-il, ce n'est pas qu'on ait découvert les étoiles, c'est qu'on ait su leurs noms.

## LA VALLEE DU PARADIS

Apprenez à connaître la Vallée du Paradis, où les songes se réalisent. Cette merveilleuse ville se développe comme par enchantement et une émission de bons de un million de dollars pour être employée en améliorations municipales cette année a été autorisée. Des commerces en tous genres peuvent être installés ici. Nous avons dix-sept milles de terres au bord de l'eau où des magnifiques terrains à bâtir sont situés. Merveilleuses habitations et pelouses magnifiques. Des fleurs de toute beauté en grande quantité. Pêche admirable. Vous pouvez chaque jour pêcher les plus gros poissons jusqu'à ce que votre dos vous fasse mal et que vos mains soient brûlées par le soleil. Le paradis des canots automobiles à cause des centaines de milles de cours d'eau et des endroits merveilleux que l'on peut visiter. Les plus belles routes du sud. Natation dans la baie et dans le golfe des plus agréables. La ville la plus salubre des Etats-Unis, et où les médecins ne font pas d'affaires. Le plus grand terrain de joute de golf en construction des Etats-Unis. L'endroit le plus frais d'Amérique en été et le plus charmant climat en hiver. Vous pouvez être propriétaire d'une habitation ici avec un revenu perpétuel pour un très petit placement. Profitez de cette opportunité. Adressez vos communications à The Mayor, Valparaiso, Fla.—Adv.